

# **LE PONT DES ASSASSINS**



LES AVENTURES DU



CAPITAINE ALATRISTE

ARTURO PÉREZ-REVERTE

# LE PONT DES ASSASSINS

r o m a n

*Traduit de l'espagnol par François Maspero*

ÉDITIONS DU SEUIL

Extrait de la publication

Pour les dessins intérieurs : © Olivier Balez

Titre original : *El puente de los asesinos*

© 2011, Arturo Pérez-Reverte

ISBN original : 978-84-204-0709-8

Éditeur original : Alfaguara, Santillana Ediciones Generales,  
S. L., Madrid

ISBN 978-2-02-107873-2

© Éditions du Seuil, octobre 2012,  
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À JACINTO ANTÓN,  
maître d'armes en la cité de Barcelone.*



*Les soldats valeureux, pour faire longue la  
vie de leur patrie, font courte la leur. Entre  
dangers et fatigues, ils ne se gardent en vie  
que pour frapper ; leur mort ne fait pas plus  
de bruit que le coup qui leur a donné la  
mort. Ils n'ont visé, dans leur vie, que la  
bonne renommée. Ils ont su l'avoir, mais non  
en profiter. Qui sait en profiter, doit la culti-  
ver. Les hommes de plume éloquente sont  
tenus à l'immortalité de l'épée invaincue.*

JUAN DE ZABALETA





Outre le jargon propre aux gens d'épée, se mêlaient dans la *lingua franca* en usage chez les militaires espagnols des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles des mots flamands, italiens, turcs, grecs ou barbaresques. Habités au monde des frontières, les hommes de la monarchie espagnole recouraient à ces termes avec naturel, en les incorporant dans leur langage et en les hispanisant sans complexes. De là vient cette façon pittoresque d'inclure des mots et des expressions étrangères, dont des soldats comme Alonso de Contreras, Diego Duque de Estrada, Jerónimo de Pasamonte ou Miguel de Cervantès lui-même se sont servis à profusion dans leurs mémoires et leurs écrits. Telle est la raison pour laquelle, dans divers passages du *Pont des Assassins*, l'auteur a décidé de maintenir la manière de transcrire la langue italienne telle que l'utilisaient les auteurs de l'époque.

N.B. La transcription de l'italien en castillan par les auteurs espagnols de l'époque n'étant évidemment pas la même que celle des auteurs français, le traducteur s'est permis dans certains cas de se référer plutôt à ces derniers, comme par exemple Montaigne dans son *Journal de voyage en Italie*, pour adapter les mots italiens à leur manière de les écrire.





# I

## DES HOMMES D'ACIER ET DE SILENCES

Deux hommes se battaient dans la lumière indécise du petit matin, leurs silhouettes se découpant sur la clarté grise qui montait lentement au levant. L'île – guère plus qu'un îlot, en réalité – était petite et plate. Ses rives, laissées à nu par la marée basse, émergeaient du brouillard de la nuit. Cela donnait l'impression d'un paysage irréel, comme si ce morceau de terre brumeux ne faisait qu'un avec le ciel et l'eau. Les nuages étaient lourds et noirs, et une neige presque liquide tombait sur la lagune vénitienne. Il faisait très froid, en ce vingt-cinq décembre de l'an seize cent vingt-sept.

– Ils sont fous, dit le Maure Gurriato.

Il était allongé à même le sol couvert de givre, enveloppé dans ma cape trempée, et se soulevait faiblement sur un coude pour observer les adversaires. Moi, qui venais de panser sa blessure au côté, je restais debout près de

Sebastián Copons, grelottant sous mon pourpoint trop mince. Je regardais les deux hommes qui, à vingt pas de nous, tête nue et sans manteau malgré les intempéries, s'affrontaient épée et dague à la main.

– Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre, murmura le Maure entre ses dents serrées par la douleur.

Je ne répondis pas. Je pensais la même chose de cette folie, plus énorme et plus sanglante encore que celle qui nous avait conduits jusqu'ici ; mais je ne pouvais rien faire. Ni les prières, ni les appels à la raison, ni même l'évidence manifeste du danger mortel que nous courions tous, n'étaient parvenus à éviter ce qui se passait sur cette île. Un morceau de terre, dont le nom même ne pouvait être mieux approprié à notre situation précaire : l'île des Squelettes, lieu choisi comme ossuaire depuis des années par les habitants de Venise pour désengorger leurs cimetières surpeuplés. On en trouvait des traces partout. Dans l'herbe mouillée, la boue et la terre remuée, pour peu que l'on y pose la vue, on voyait affleurer des débris d'ossements et de crânes.

On entendait seulement le ferraillement des lames : cling ! clang ! Mes yeux ne s'écartèrent de la scène que pour regarder au loin, vers le sud, là où la lagune s'ouvrait sur l'Adriatique. Même si nos chances diminuaient à mesure que s'affirmait la lumière du jour, je continuais à nourrir l'espoir de découvrir, avant qu'il ne soit trop tard, une petite tache blanche à l'horizon, la voile du bateau qui devait nous tirer de là et nous transporter en lieu sûr avant que nos poursuivants, qui passaient furieusement au crible toutes les îles voisines, ne nous repèrent et ne fondent sur nous comme des chiens enragés. Et Dieu sait qu'ils ne manquaient pas de raisons. C'était déjà un vrai miracle que nous

soyons là, tremblants de froid sur cet îlot, le Maure Gurriato encore vivant malgré sa blessure, tandis que le capitaine Alatrisme réglait ses vieux comptes. Nous faisons partie, nous les cinq qui attendions sur l'île – trois à regarder, et deux, comme je l'ai dit, à faire danser leurs lames –, du petit nombre qui survivait encore. Au même moment, non loin de là, d'autres camarades d'aventure étaient torturés et étranglés dans les cachots de la Sérénissime, pendaient au bout d'une corde devant Saint-Marc, ou flottaient dans l'eau des canaux qu'ils rougissaient de leur sang, une jolie entaille à la gorge.

Tout avait commencé deux mois plus tôt, à Naples, au retour d'une incursion sur la côte grecque. Après la bataille navale contre les Turcs dans les bouches d'Escanderlu, où nous avions perdu tant d'hommes braves et failli laisser notre peau, le capitaine Alatrisme et moi – jusque-là valet, mais enfin soldat, je galopais vers ma dix-huitième année comme on court la poste – nous étions restés un temps à nous refaire une santé et à reprendre des forces dans les délices de l'antique Parthénope, principal bastion du roi notre seigneur dans la Méditerranée et paradis des Espagnols en Italie. Le répit avait été de courte durée. À nous jeter à corps perdu – et plus particulièrement votre serviteur – dans les tavernes du Chorrillo et les jouissances que cette ville magnifique dispense avec générosité, notre maigre bourse n'avait pas fait long feu. De sorte que, gens de guerre comme nous l'étions, nous n'avions eu d'autre solution que de chercher une occasion de meilleure fortune et de nous

résoudre à un nouvel embarquement. La vaillante *Mulâtre*, que nous avions ramenée à dure peine et fort mal en point de la côte d'Anatolie, était en réparation à l'arsenal. Nous avions donc embarqué sur la *Vierge du Rosaire*, galère de vingt-quatre bancs. À notre grande déception, la première sortie n'avait pas été pour faire la course dans les îles du Levant en quête de butin, mais pour gagner la côte grecque, à l'endroit que nous appelions le Bras du Magne, afin d'apporter armes et secours aux chrétiens qui y livraient une guerre de montagne et d'escarmouches contre les Turcs, lesquels occupaient leur terre depuis quelque deux cents ans.

La mission était simple, de peu d'importance et d'aucun bénéfice : charger à Messine cent arquebuses d'Eibar, trois cents fers de lances tolosanes et quinze barils de poudre, et débarquer le tout secrètement dans une crique, au-delà du cap Matapan, que les Grecs appelaient Porto Kagio et les Espagnols Puerto Coalla. Ainsi fimes-nous, sans difficulté, ce qui me permit de voir de près les Maniotes, qui sont les Grecs de ce pays et habitent une terre âpre, stérile, laquelle les rend rudes, sauvages et voleurs comme pas un. Ces gens, soumis à la cruauté des Turcs, plaçaient tous leurs espoirs de liberté dans le roi d'Espagne qu'ils tenaient pour le monarque le plus puissant du monde ; mais pas plus notre maître don Philippe IV que son ministre le comte et duc d'Olivares ne voyaient d'intérêt à s'engager pour quelques Grecs opprimés dans une campagne aussi lointaine et incertaine, contre un empire turc qui, si vigoureux qu'il fût encore, avait cessé d'être agressif à notre rencontre en Méditerranée. La guerre ravivée dans les Flandres et en Europe englobait hommes et argent, et

nos ennemis naturels, la Hollande rebelle et aussi la France, l'Angleterre, Venise et jusqu'au pape à Rome, auraient vu avec bonheur l'Espagne s'embourber dans un conflit en Orient qui aurait amoindri ses forces sur le théâtre européen ; là où le vieux lion hispanique combattait seul contre tous, en donnant encore de rudes coups de griffe grâce à l'or des Amériques et aux redoutables régiments de la vieille infanterie espagnole. Raison pour laquelle notre soutien aux habitants du Bras du Magne n'était guère plus que symbolique : nous les encourageions à harceler les Ottomans – ils égorgaient les percepteurs d'impôts, tendaient des embuscades et autres exploits du même genre – mais sans leur prodiguer davantage que de vagues promesses et une aide minimale, comme celle que la *Vierge du Rosaire* débarqua à Puerto Coalla. Quelques années plus tard, il se passa ce qui ne manque jamais d'arriver en pareil cas : les Turcs noyèrent le soulèvement dans le sang et l'Espagne abandonna les Maniotes à leur triste sort.

Toujours est-il que nous regagnâmes Naples sans autres incidents, par un vent favorable qui nous porta en quelques jours en vue du Vésuve. La galère fut amarrée au grand quai, près de la lanterne, à proximité des imposantes tours noires du Castelnuovo ; et nous descendîmes à terre dès qu'on nous le permit, en grattant notre vermine, pour regagner nos logements dans le quartier dit des Espagnols. Le carnage d'Escanderlu nous avait de nouveau rapprochés, le capitaine Alatrisme et moi, après quelques désaccords auxquels ma jeunesse et ma suffisance, jointes aux vices inhérents à la vie de soldat, n'étaient pas étrangères ; mais je continuais de loger dans les cantonnements militaires de Montecalvario, sans revenir à mon ancienne chambre de

l'auberge d'Ana de Osorio. Cela me rendait indépendant et me facilitait la fréquentation de gens de mon âge, comme Jaime Correas, qui, à Naples comme dans les Flandres, était mon compagnon habituel, et avec qui j'avais coutume de faire les quatre cents coups. Cet ami, qui s'encanaillait de plus en plus, toujours partant pour une partie de cartes, pour rendre bruyamment hommage à Bacchus et bâiller à toutes les coquecigrues, n'était pas, j'en conviens, de la meilleure influence. Sa seule présence aurait déshonoré un duc. Pourtant, je tenais à lui. Dans les bouges et les tavernes parthénopéens, nous restions inséparables ; et pas seulement là, car nous nous appliquions tous deux à paraphraser les jolis vers du bon Miguel de Cervantès dans son *Voyage au Parnasse* :

*Et me dis-je à moi-même : « Je ne me trompe pas :  
Je reconnais bien là cette Naples l'illustre,  
Dont pendant plus d'un an j'ai pu goûter les femmes. »*

Ce matin-là, quand nous arrivâmes devant l'auberge où logeait le capitaine, chargés de nos sacs de soldats et nous frayant un passage parmi les gens qui circulaient nombreux dans les rues bigarrées du quartier espagnol, un homme qui attendait adossé à la façade s'écarta de celle-ci et vint vers nous. Tout de noir vêtu comme un avocat ou un fonctionnaire, il ne portait pas d'épée et était coiffé d'un chapeau à bords courts. Son aspect évoquait ces sinistres corbeaux que l'on rencontre souvent accompagnant juges ou inquisiteurs, s'appliquant à rédiger quelque écrit qui ne tardera pas à vous rendre la vie impossible. Parmi les enseignements que j'avais reçus du capitaine, bien à mes dépens, l'un était



certes de me méfier de ceux qui se curent les ongles avec des couteaux de diverses sortes – d’aucuns faits pour couper les bourses, d’autres pour tuer les cochons et d’autres pour tuer les gens –, mais plus encore de cette engeance habillée de noir, habile à alimenter gibets, prisons et cimetières à l’aide d’une plume d’oie, d’un encrier et de quelques rames de papier.

– Est-ce vous, monsieur, qui vous nommez Diego Alatrisme ?

Il parlait en bon espagnol, sans traces d’italien. Nous le regardâmes avec la méfiance qui convient, sans cesser de mastiquer les morceaux de scamorza que nous venions d’acheter en chemin à un marchand de fromages. C’est une chose qu’un camarade vous donne la bienvenue à la descente de la galère en vous montrant joyeusement la porte d’une taverne, et c’en est une autre, bien différente, de se trouver face à un oiseau de mauvais augure qui prononce vos nom et prénom. J’observai que le capitaine se mettait sur ses gardes et posait son balluchon par terre, tandis que ses yeux glauques parcouraient l’individu de haut en bas.

– Et à supposer que ce soit moi ?

– J’ai pour instructions de vous prier de me suivre.

Sous les larges bords du chapeau qui assombrissaient son visage aquilin, brûlé par le soleil de la Grèce, je vis se durcir les traits de mon ancien maître. Sa main gauche alla s’appuyer, comme par inadvertance, sur le pommeau de la tolédane qu’il portait au côté.

– Où cela ?

L’individu me regarda, dubitatif, pendant que je considérais rapidement l’affaire. Je finis par écarter l’hypothèse d’un mauvais coup dont l’étape suivante aurait été la prison

de Saint-Jacques ou le tribunal de la Vicaria. Nul, connaissant le nom de Diego Alatrisme – et par conséquent la réputation qui l’accompagnait – ne pouvait charger un homme seul de le conduire là où il ne voulait pas aller. Pour ce genre de mission, on avait l’habitude de lui envoyer les argousins six par six, et portant plus de ferraille que toute la Biscaye.

– C’est une affaire privée, dit-il. Et elle ne concerne que vous, monsieur.

– Où cela ? répéta le capitaine, impassible.

Un silence. L’homme vêtu de noir paraissait moins sûr de lui. Il m’adressa encore un bref regard avant d’affronter les yeux froids qui l’observaient sous le large bord du chapeau.

– À Piedegruta... Quelqu’un désire vous voir.

– Est-ce une affaire officielle ?

– Ce pourrait l’être.

Sur ces derniers mots, il sortit de sa poche un papier plié et scellé et le tendit au capitaine. Celui-ci brisa le sceau, y jeta un coup d’œil, et moi, qui m’étais légèrement écarté pour ne pas avoir l’air indiscret – bien que brûlant d’envie d’y fourrer mon nez –, je le vis passer deux doigts sur sa moustache. Après quoi, il replia le papier, le glissa dans son gousset et demeura un instant pensif. Puis il se tourna vers moi.

– Nous nous verrons plus tard, Iñigo.

J’acquiesçai, déçu. Je connaissais ce ton et il n’y avait plus rien à dire. Avec un geste d’adieu, je repris mon chemin, sac sur l’épaule, pour monter vers Montecalvario ; où, dans les cantonnements militaires, logeait aussi, avec Jaime Correas et d’autres camarades, Aixa Ben Gurriat, que nous

appelions tous le Maure Gurriato : le mogatace azouaoui qui s'était engagé dans notre infanterie après la cavalcade d'Oran\*. Il était toujours le même pittoresque et redoutable personnage, particulièrement attaché au capitaine Alatrisme. Pendant le temps passé à faire la course à bord de la *Mulâtre*, il avait tissé avec nous des liens d'une loyauté encore plus étroite et singulière ; et cela bien que le fond de ses pensées, avec cette sérénité stoïque qui le caractérisait à l'heure d'affronter la vie et la mort ou de considérer les actes des hommes, continue de demeurer pour moi un mystère. J'ajouterai, puisque nous en sommes à ce chapitre, que notre bande d'amis dans la ville – le capitaine Alonso de Contreras était à cette date gouverneur de Pantelaria – était complétée par l'Aragonais Sebastián Copons, qui n'avait pas embarqué sur la *Vierge du Rosaire* parce qu'il servait en qualité de caporal dans la garnison du château de l'Œuf. En ce temps-là, Lopito de Vega, le fils du grand Lope, qui venait d'obtenir son brevet d'enseigne, avait également séjourné quelques jours à Naples, mais seulement de passage. Nous avons eu grand plaisir à le retrouver, car c'était un bon garçon ; bien que notre joie fût ternie par le deuil récent de son épouse, la jeune Laura Moscatel, emportée par des fièvres malignes peu de temps après leur mariage. Le fils du Phénix des Esprits est appelé à revenir dans la présente histoire, aussi en parlerons-nous plus loin.

\* Voir, du même auteur, *Corsaires du Levant*. Les mogataces étaient des Maures qui servaient dans l'infanterie espagnole. « Cavalcade » était le nom donné par les Espagnols aux razzias qu'ils opéraient autour de leurs places fortes africaines.

Diego Alatrisme descendit de la voiture et, méfiant, regarda autour de lui. Il avait pour saine habitude, avant d'entrer dans un lieu peu sûr, d'établir par où il pourrait le quitter au cas où les choses se compliqueraient. Le billet qui lui enjoignait de suivre l'homme en noir portait la signature de don Esteban Espinar, sargento mayor\* du régiment de Naples, et n'admettait aucune discussion : mais il ne donnait pas d'autre précision. C'est pourquoi Alatrisme étudia les alentours avant de se diriger vers la grande demeure de trois étages qui s'élevait sur le côté droit de la via Piedigrotta, près de la plage. Il connaissait ces parages, fréquentés par les Espagnols en quête de distractions et de promenades à proximité de Naples. Il y avait là quelques estaminets accueillants entre les bastides et les bosquets des pentes du Pausilippe, la maison de la Torretta se trouvait de l'autre côté du chemin, et l'église Santa Maria del Parto au bout de celui-ci, près de l'entrée de l'antique et célèbre caverne qui, depuis le temps des Romains, donnait son nom au lieu. À cette heure, l'endroit était peu passant : des femmes revenaient avec des cruches d'eau de la fontaine proche et un savetier maniait son alène sous une tente à raies blanches et bleues, au coin de la côte vieille de San Antonio.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur.

La demeure avait presque tous ses volets fermés. Le double écho de leurs pas — celui des bottes d'Alatrisme, surtout — semblait se répercuter à l'infini. L'intérieur, mal aéré,

\* Commandant en second dans l'armée espagnole de l'époque.



